

Vu d'Europe: le rendez-vous manqué

Mira Kamdar dans mensuel 393

daté novembre 2013



En 1931, Gandhi, couronné « homme de l'année » par le *Time*, se rend en Europe pour prêcher la révolution non violente. Mais comme l'illustre sa rencontre avec le pacifiste Romain Rolland, la greffe ne prend pas.

Lorsque Gandhi fait escale à Marseille, le 11 septembre 1931, il est probablement l'homme le plus célèbre du monde. Le magazine américain *Time* l'a même couronné « homme de l'année » en janvier. En route pour la conférence de la Table ronde, à Londres, chargée d'élaborer une Constitution pour l'Inde coloniale, Gandhi est le représentant officiel du Congrès, le grand parti nationaliste indien. Depuis qu'il a lancé en Inde son mouvement de désobéissance civile, inauguré par la « marche du sel » en mars-avril 1930 – un défi sans précédent qui alarme les Britanniques –, Gandhi fait la une de l'actualité dans le monde entier. Où qu'il aille, le Mahatma est assiégé par des hordes de journalistes et de curieux.

A Londres, il côtoie les puissants et les artistes – le roi George V, l'écrivain George Bernard Shaw et même Charlie Chaplin. Mais en dépit de son prestige, Gandhi quitte la conférence sans avoir obtenu de concessions significatives. Face à la crise économique et la guerre qui menace, le Royaume-Uni est peu enclin à céder sa riche colonie. Gandhi décide alors, avant de rentrer à Bombay, de faire une tournée européenne pour rencontrer les intellectuels sensibles à son mouvement de non-violence.

Son ambition est de rallier l'opinion publique européenne à la cause du *satyagraha*, sa méthode de lutte collective contre l'impérialisme, sans recours aux armes. Plus encore, galvanisé par l'enthousiasme de ses partisans, Gandhi veut convertir l'Europe à son mouvement et refonder le monde sur l'exemple indien pour en finir, une fois pour toutes, avec les violences de la modernité occidentale.

C'est l'écrivain Romain Rolland, prix Nobel de littérature, qui a le plus oeuvré pour faire connaître Gandhi sur le continent européen. Le prestige de l'intellectuel français est alors immense : son attitude critique à l'égard de 14-18 en a fait une sorte de gardien de la conscience universelle. Dès 1924, Rolland a fait découvrir le Mahatma en Europe en publiant la première biographie en français de celui qu'il présente comme « *l'homme qui a soulevé 300 millions d'hommes, ébranlé le British Empire, et inauguré dans la politique humaine le plus puissant mouvement depuis près de deux mille ans* ».

En 1930, Rolland a également préfacé la traduction française de l'autobiographie que Gandhi a écrite lors de son séjour en prison entre 1922 et 1924. Il attend donc avec impatience l'arrivée du « Christ indien » : « *Je sentais la nécessité indispensable de cette confrontation de Gandhi avec l'Europe. [...] La grande question aujourd'hui, pour nous tous, chercheurs sincères et désintéressés de la vérité, est de déterminer la mise au point européenne (et mondiale) de l'expérimentation indienne* », écrit-il à son ami

le pacifiste suisse Edmond Privat.

À LA TRIBUNE DE MAGIC CITY

Alors que les journalistes américains suivent Gandhi pas à pas pour tenir informé un public fasciné par le spectacle, en temps réel, de la lutte d'indépendance d'une colonie britannique, la presse européenne est beaucoup plus réservée. A droite, on craint la contagion de ses idées anti-impérialistes auprès des colonies. Du côté communiste, Gandhi n'est pas pris au sérieux : ce prétendu révolutionnaire, qui a renoncé à la violence, n'en est décidément pas un.

Le Mahatma souhaite corriger ces images peu flatteuses. Il a prévu de se rendre directement à Villeneuve en Suisse pour rencontrer Romain Rolland, puis à Rome pour voir le pape (qui refuse de le recevoir au Vatican, peut-être à cause des pressions britanniques) mais aussi Mussolini, qui l'invite et qui le fascine.

A l'instigation de Louise Guieysse, la présidente de la section française de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, qui est aussi l'ex-belle-soeur de Rolland, le Mahatma accepte cependant de faire un crochet par Paris à son retour de Londres, le 5 décembre. Tout comme Louise Guieysse, membre de l'intelligentsia européenne, de nombreuses militantes pacifistes et féministes ont joué un rôle important dans la promotion de Gandhi sur le continent. Citons la militante chrétienne et socialiste Muriel Lester, administratrice de Kinglsey Hall, un centre social où Gandhi a logé pendant son séjour londonien, ou encore la soeur de Romain Rolland Madeleine Rolland, membre du comité international exécutif de la Ligue des femmes, ainsi que Camille Drevet, secrétaire général de la Ligue.

Ces femmes sont restées sous le charme du Mahatma bien après son départ et ont cherché à diffuser sa pensée en France. Dès 1931, Louise Guieysse fonde l'Association des amis de Gandhi et la revue *Les Nouvelles de l'Inde* tandis que Camille Drevet rédige plusieurs livres sur celui dont elle fait un saint chrétien.

Lorsque Gandhi arrive à Paris le 5 décembre 1931, l'Exposition coloniale vient tout juste de fermer ses portes. Huit millions de visiteurs ont pu y découvrir « la reine des colonies » Joséphine Baker chantant, à peine habillée, ses « *deux amours* ». Les allures exotiques du Mahatma, ses vêtements (il ne porte qu'un pagne et un châle) et son régime diététique (il ne se nourrissait que de fruits frais et de lait de chèvre) font de Gandhi une curiosité qui dépasse de loin tout ce que le ministère des Colonies avait pu inventer.

Le Mahatma est accueilli à Paris dans une grande excitation populaire. Dans la revue *La Révolution prolétarienne*, l'écrivain Daniel Guérin décrit « *la ruée* » de la foule à la gare du Nord. Sur le quai, « *les projecteurs électriques des cinéastes répandent une brutale lumière* ». Le soir, au dancng de Magic City où Gandhi tient son unique meeting public parisien, la foule est immense. Gaëtan Sanvoisin en diffuse la nouvelle dans *Le Figaro* : « *Gandhi est à la tribune de Magic City. Salle comble naturellement.* » Le journaliste se plaint d'avoir dû disputer l'entrée avec la horde des curieux : « *Pour y pénétrer ce ne fut pas commode, malgré l'invitation personnelle et le coupe-file de presse.* »

Gandhi prend la parole en anglais, mais ses propos sont traduits simultanément. Il commence par amadouer le public, exprimant son grand plaisir de revoir « *votre belle ville* », évoquant sa visite en 1889 à l'Exposition universelle, les efforts qu'il a faits pour lire Rousseau et Voltaire et pour « *comprendre votre grande Révolution* ». Ces propos flatteurs compensent l'oratoire monotone du célèbre Indien.

Rapidement, il entre dans le vif du sujet : « *Mais j'ai toujours senti que vous pouviez, si vous le vouliez, donner au monde un message plus grand que celui qui fut proclamé par vos grands hommes.* » Ce message, « *plus grand* » encore que celui de la Révolution française, est celui de Gandhi : « *Et il m'apparaît donc que la lutte de l'Inde pour la liberté est essentiellement un événement d'une portée mondiale qui vous intéresse directement, vous hommes et femmes de Paris.* »

Les Français ont prouvé par la Révolution de 1789 ce dont ils étaient capables. En 1931, ils ont, en soutenant Gandhi, l'occasion de faire mieux encore. L'ambition de l'Indien est universelle, sans limite, totale : « *Si donc ce mouvement entrepris par les masses indiennes réussit, il sera du coup pour le monde le miracle et la démonstration oculaire. Et nous serons tous attirés par la vérité de la non-violence. Tous nous serons disciples de ce grand facteur du progrès humain. Si vous êtes convaincus que voici sans nul doute un mouvement unique dans l'histoire du monde, je vous invite à en faire une sérieuse étude, et selon vos moyens à exercer votre influence pour créer une opinion mondiale en faveur de ce mouvement si total et si irrésistible.* »

LA SOIRÉE CHEZ ROMAIN ROLLAND

Après la frénésie parisienne, Gandhi et son entourage sont fort heureux de se retrouver au calme chez Romain Rolland à Villeneuve. C'est l'occasion pour les deux hommes, qui se rencontrent pour la première fois, d'échanger à leur aise sur les grandes questions qui les préoccupent. Or, loin d'aboutir à une fusion de deux âmes soeurs, l'une européenne, l'autre indienne, le séjour donne lieu à une grande déception.

Les deux hommes ne se comprennent pas, du moins c'est l'impression de Rolland, qui mesure la profondeur de la faille qui le sépare du Mahatma. Il doit admettre que les méthodes de Gandhi n'ont pas grand-chose à voir avec sa conception de l'engagement politique : « *Dois-je l'avouer, j'ai ce jour-là le sentiment que la voie de Gandhi est si nettement tracée, et – en beaucoup de choses – si distincte de la mienne que nous n'avons guère à discuter ensemble.* »

Au contact journalier de Gandhi, Rolland comprend que des aspects de son projet offensent les valeurs qui lui sont les plus chères. L'ascétisme de Gandhi, qu'il impose souverainement autour de lui à son entourage, le heurte. Pis, en exaltant le sacrifice face à l'ennemi contre lequel on se présente sans arme, Gandhi expose les masses à la souffrance et à la mort sans leur consentement. Pour Rolland, cette conception est moralement inadmissible. « *Mais y sacrifier les autres ? N'est-ce pas par la violence qu'on les sacrifie ? Et la non-violence n'implique-t-elle pas d'avance des milliers de sacrifices ? Bon pour les "voulants", pour les "conscients". Mais ceux qui n'ont pas été consultés, les inconscients, les "innocents" ?* »

Le coup de grâce pour Rolland, auteur d'une *Vie de Beethoven* et de *Jean-Christophe*, est l'insensibilité de Gandhi à l'art et son incompréhension de la musique occidentale. La scène se déroule le dernier soir, en compagnie de Madeleine Slade, une des plus proches disciples de Gandhi. Baptisée « Mirabehn » par Gandhi (du nom de Mira, une poétesse du XVI^e siècle, *behn* signifiant « dame »), cette grande Anglaise à la tête rasée, habillée en sari blanc, avait quitté sa famille et l'Europe pour le rejoindre en Inde.

Quelques années plus tôt, cette passionnée de Beethoven s'était rendue en 1924 à Villeneuve pour rencontrer Rolland qui lui avait alors tendu sa biographie de Gandhi. Ce livre avait transformé le destin de Madeleine Slade. Beethoven fut oublié. Gandhi devint sa nouvelle obsession. Elle passa un an à se préparer aux rigueurs de la vie en ashram – dormant par terre, mangeant végétarien – puis partit rejoindre en Inde son nouveau maître.

Rolland raconte que, le soir du 11 décembre 1931, Gandhi, sachant « *que Beethoven avait été l'intermédiaire entre Mira et moi, et par conséquence entre Mira et lui* », lui a demandé d'en jouer au piano. Rolland interprète l'andante de la 5^e symphonie. Lorsqu'il demande à Gandhi ce qu'il en pense, celui-ci répond, « *avec un petit rire à la fois malicieux et candide* » : « *Ce doit être beau, puisque vous me le dites !* »

Rolland persiste. Il veut faire sentir à Gandhi la force et la beauté de la musique qu'il aime. Il joue la scène des champs Élysées d'*Orphée* de Gluck, le premier morceau d'orchestre et l'air de flûte. Peine perdue. Le Mahatma ne donnera pas son avis. On vient le chercher pour qu'il aille prononcer son dernier discours en Suisse.

Madeleine a raconté comment, dans les années 1960, bien après la mort de Gandhi, elle s'est souvenue qu'elle avait « *emballé dans un carton [...] les volumes que Romain Rolland m'avait donnés à Villeneuve quand Bapu [« père », petit nom d'affection pour Gandhi] y avait séjourné en 1931 – Beethoven. Les grandes époques créatrices. [...] Je suis allée chercher le carton, je les ai sortis et je me suis assise pour lire, et en lisant je ressentais quelque chose qui commençait à remuer – quelque chose de fondamental. J'ai fermé les yeux. Oui – c'était l'esprit de celui dont j'avais été séparée, de la musique pendant plus de trente ans que j'entendais et que je sentais, mais maintenant avec une nouvelle vision et une nouvelle inspiration. Je suis devenue consciente de mon moi véritable* ».

Madeleine Slade décide alors de quitter l'Inde et de retourner en Europe définitivement. Elle s'installe à Vienne. Ce n'est que vers la fin de sa vie qu'elle sera capable d'admettre combien le séjour en Europe l'avait déstabilisée, ayant « *le sentiment de revenir aux scènes de mon ancienne vie libre et indépendante* ». La question de l'art en constitue la pierre d'achoppement. Romain Rolland, lui aussi, s'est expliqué sur ce grand malentendu : « *On a mal compris ma pensée et celle de Beethoven : la douleur ne peut être un but, elle est seulement un chemin ; et ce chemin est imposé ; on ne va pas le chercher. Cette joie que la vérité ne suffisait pas à me prouver, je l'ai trouvée dans la beauté.* »

Gandhi ne sauvera pas l'Europe de ses démons. Il ne parviendra pas non plus à sauver l'Inde des siens. Des bains de sang attendent l'une et l'autre, à la sortie desquels un monde plus matérialiste et militariste que jamais va renaître. Marginalisé, déçu par cette Inde indépendante qui fut tout sauf ce qu'il envisageait pour elle, Gandhi est assassiné en 1948 par un nationaliste hindou qui voyait en lui non pas le salut de son pays mais l'ultime obstacle à une Inde triomphante.

En Europe, Gandhi est dès lors oublié. Seul un petit groupe de fidèles indianistes et de pacifistes entretiennent sa mémoire dans les années 1950. Il faut attendre 1968 pour que l'idéal gandhien, tel que l'Occident aime le rêver, retrouve un peu d'attraction en Europe. Aujourd'hui, la philosophie de Gandhi est évoquée pour militer contre la surconsommation. Devenu une véritable icône (pensons à la campagne de publicité d'Apple où son image accompagne le slogan « Pensez différemment »), le personnage de Gandhi continue à fasciner.

Mots clés :

VINGTIÈME SIÈCLE
EUROPE
INDE
PACIFISME
GANDHI
ROLLAND (ROMAIN)
SLADE (MADELEINE)

LA LETTRE À HITLER

Dans les années 1930, Gandhi, pour qui la résistance non violente était un moyen de lutte universel, a tenté de convertir l'Europe à ses méthodes. Mais les limites de cet universalisme apparaissent cruellement face au nazisme. Par deux fois, en 1939 (ci-contre) et en 1940, le Mahatma a écrit à Hitler pour l'inciter à renoncer à la violence. A celui qu'il appelle « cher ami » car « je n'ai pas d'ennemis », il dit : « si vous n'êtes pas le monstre que l'on décrit », « beaucoup de vos actes sont monstrueux et attentatoires à la dignité humaine », ou encore « notre position est unique, nous résistons à l'impérialisme britannique tout autant qu'au nazisme. S'il y a une différence, c'est une différence de degré ». Ce qui peut passer pour de la naïveté a choqué un grand nombre d'intellectuels excoiffés. C'est que le leader indien voyait dans le nazisme comme dans le fascisme des excroissances monstrueuses de la civilisation moderne, et non des phénomènes à part entière. Ils relevaient donc selon lui des méthodes habituelles et ne nécessitaient pas un traitement spécial.